

les meilleurs Maîtres. L'Abonnement de cinquante-deux Cahiers pour chaque est de 15 liv. Il en paroît un tous les Dimanches. On souscrit chez Leduc, au Magasin de Musique & d'Instrumens, rue de Roule, n°. 6.

CHRONOMETRE inventé par le sieur Renaudin, & agréé par l'Ecole Royale de Chant, &c. Nous avons fait connoître plusieurs fois dans le Journal les avantages du Chronomètre, savoir de fixer invariablement les mouvemens dans la Musique, & de s'assurer qu'on l'exécutera dans l'intention de l'Auteur. Nous ajouterons que beaucoup de Professeurs & tous les Journaux de Musique en ont déjà adopté l'usage. Prix du Chronomètre 60 liv., Pendule à la main 6 liv. A Paris, chez l'Auteur, rue Mauconseil, vis-à-vis la Halle aux Cuirs, & chez les principaux Marchands de Musique.

T A B L E.

<i>REPONSE à l'Eptre de M. de C.,</i>	97	<i>Académie Française,</i>	107
<i>Bouts-rimés,</i>	101	<i>Mémoires d'Anne de Gonzague,</i>	124
<i>Charade, Enigme & Logogryphe,</i>	106	<i>L'Hypocrise démasquée,</i>	134
<i>Discours prononcés dans l'Académie,</i>		<i>Annales & Nouvelles,</i>	139

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Mgr le Gardé des Sceaux, le *Mercuré de France*, pour le Samedi 17 Juillet 1786. Je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, le 16 Juillet 1786. GUIDI.

MERCURE
DE FRANCE.

SAMEDI 24 JUIN 1786.

PIÈCES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

CONSEILS à mon jeune Ami.

ENFIN élevant vos regards
Vers le temple habité des Belles,
Vous voulez sous mes étendards
Faire la guerre aux infidèles.
Qui ne doit se glorifier
De vous avoir pour camarade ?
Par mes mains armé Chevalier,
Recevez galement l'accolade....

SUIVEZ, la lorgnette à la main,
Ce monde si gai, si fantasque,
Qui change du soir au matin
D'esprit, de costume & de masque.

N^o. 25, 24 Juin 1786.

G

On y voit l'Amour à l'écart,
En secret dans le silence,
Et d'enfant devenu vieillard;
Il pleure encor son innocence;
Mais, hélas! il pleure un peu tard!
L'art d'aimer, de plaire, est un art
Plus difficile qu'on ne pense,
Et que, pour le bien de la France,
Barthe, sur les pas de Bernard,
Vient d'esquisser par complaisance,
C'est peu dans la société
D'avoir de la naissance, un grade
Qui nous annonce à la Beauté;
Il faut aux traits d'Alcibiade
Joindre l'esprit, l'aménité.
Jadis paroissant au Pyrée,
Sur lui s'arrêtoient tous les yeux;
Mais par ses chants délicieux
L'ame encore étoit enivrée,
Quand le théorbe sous ses doigts,
Plus doux que le chant des sirènes,
Enflammoit les Dames d'Athènes,
Et rangeoit les cœurs sous ses loix.
De l'amour sur un luth sonore
Exprimez le charme infini,
Et que chacun de nous encore
Croye entendre un autre Parny
Chanter une autre Éléonore.

Les billets doux , tracés en vers ,
Dorment peu dans le porte-feuille ;
Un Dieu volage les recueille ,
Et dès lors , vains jouets des airs ,
On les imprime , on les répète ;
Ils content les bousoirs divers ;
Et leur fortune est bientôt faite.
Quelle est la Muse qui regrette
D'avoir un si joli travers ?
D'une louange délicate
La fleur-présentée au grand jour
Fléchit même la plus ingrate ;
Et l'amour-propre que l'on flatte
Pardonne d'avance à l'Amour.
Gardez-vous pourtant dans le monde
D'avoir le visage d'Auteur ;
Ce personnage est peu flatteur ,
Et l'on rit tout bas à la ronde
De l'air empesé d'un Docteur.
Dans le matin de votre vie
Alliez les Arts au bon ton ;
Songez qu'Euterpe & Polymnie
Sont dignes du sacré vallon ,
Et que pour l'honneur du génie ,
En France l'on veut qu'Apollon
Soit encor bonne compagnie.
Pour aiguïser la volupté ,
Il faut même de la parure ,

Et quelquefois de la Nature
 Elle corrige l'âpreté.
 D'une toilette enchanteresse
 L'apprêt avec art concerté,
 Dit qu'on veut plaire à la Beauté,
 Et séduit l'œil d'une maîtresse ;
 Car il ne faut rien négliger
 Pour mieux s'affûter de sa proie ;
 La femme est un oiseau léger
 Qu'on prend dans des filets de soie.
 En amour soyez méfiant ,
 Et ne réveillez pas la brigue ,
 Que le succès le plus brillant
 N'ait déjà couronné l'intrigue.
 Du monde on devient l'ennemi
 Sitôt qu'on a l'honneur de plaire ;
 Quand sur le trône de Cythère ,
 Un amant se croit affermi ,

 Des Céladons du temps jadis
 Sachez vous faire des amis ;
 Souvent ils nous font trouver grâce
 A la toilette de Cypris.
 Comme on écoute le Marquis
 De Paris il conte la fable ,

Berce en cheveux blancs les Amours ;
Et malgré ses vieux calembours ,
Et son âge très-respectable ,
Nos femmes le trouvent toujours
Délicieusement aimable.

SUR le char des illusions
Transporté d'une aile rapide ,
Foible, & n'ayant , hélas ! pour guide
Que le feu de mes passions ,
J'errai quelque temps près de Guide ,
Lorsqu'enfin la vieille Sylphide ,
Fixant de près un étourdi
Qui la lorgnoit d'un air timide ,
Par distraction se décide
A le rendre un peu plus hardi.
Conduit de délice en délice ,
Je voyois tout chez elle en beau ;
L'Amour, usé par le caprice ,
Me paroissoit , dans son berceau ,
Simple , ingénu , sans artifice ,
Et le front couvert d'un bandeau.
Je l'admirois avec ivresse ;
Mes yeux étoient émerveillés ;
Mais par les soins de la Prêtresse
Ils furent bientôt défilés ,
Et , grâce à son heureux manège ,
L'Amour devenu plus malin ,

Aidé de son riant cortège ,
Plia bagage un beau matin.
Quoique mon succès fût très-mince ,
Pour le payer de ses faveurs ,
Je l'honorai de quelques pleurs ;
Car il partoît pour la Province.
Bientôt égayant mon dépit ,
Je volai d'un aile légère
De l'innocente qui rougit ,
A la coquette qui veut plaire ,
Et de la prude atrabilaire
Jusqu'à la femme bel-esprit ,
Qui , s'enchaînant à son papître ,
Par l'ingénieux talisman
D'un Livre utile, d'un Roman ,
Dont l'amour honnête est le titre ,
Se fait corriger galamment
Par l'époux , la bêtante Epître
Qui doit favoriser l'amant.
A leurs vœux feignant de me rendre ,
J'avois l'air , sous des traits cachés ,
De plaindre un amour aussi tendre ;
Mes sens n'en étoient point touchés ,
Et je bégayois leurs péchés
A ceux qui vouloient les entendre.
Maintenant que le Dieu du jour
A marqué mon cinquième lustre ,
Je ne songe plus à l'Amour ;

Sur un théâtre plus illustre
 Venez brider à votre tour,
 Venez jouer un plus beau rôle;
 Et si quand d'un monde frivole
 Vous connoîtrez le vain écueil,
 Quelque vevve bien inspirée,
 Pour vous quittant l'habit du deuil,
 Des Amours reprend la livrée;
 Fièrè d'adoucir votre orgueil,
 Vous présente un doux esclavage
 Embelli de vingt mille écus;
 Pardevant l'Amour & Plutus,
 Signez vite le mariage.

(Par M. le Chevalier du Puy-das-Islets.)

LETTRE au Rédacteur du *Mercurè*.

CONNOISSEZ-VOUS, Monsieur, le *Voyageur Sentimental*? Je ne le crois pas: cet Ouvrage, sorti des presses de Neuschâtel, a paru trop récemment pour avoir eu le temps de percer à Paris. Le titre vous rappelle sans doute le *Voyage Sentimental* de Sterne; & la copie, si vous la lisez, ne vous sembleroit pas absolument indigne de l'original. L'Auteur est un jeune homme (M. Vernes), le lieu de la scène, le pays de Vaud; le sujet est une course faite de Morges à Yverdun pour un bai; la durée trois jours; le style..... Vous aitez en juger vous-même.

« Chemin faisant, je m'accostai d'un homme

11 dont les habits, avant que le jour naissant me
 12 permettoit de le voir, portoient l'enseigne de la
 13 misère; enseigne dont tant d'hommes détournent
 14 les yeux, parce qu'elle leur donneroit la tenta-
 15 tion d'une bonne œuvre; & que tant d'hommes
 16 méprisent, parce qu'ils ne savent pas voir le mé-
 17 rite que souvent elle cache.

18 La figure de cet homme, ainsi que celle d'un
 19 mouton qui le suivoit, me prévint en sa faveur.
 20 — Ne venez-vous pas de Morges, mon ami? ..
 21 — Oui, Monsieur; j'étois Boucher dans cette
 22 ville. — Quelle raison vous en a fait sortir? —
 23 Hélas, Monsieur, ce mouton!... Ce début piqua
 24 ma curiosité; je le pressai de me dire son histoire;
 25 ce qu'il fit de la manière suivante.

26 Je suis né de parens pauvres; on m'obligea
 27 d'embrasser la profession de Boucher, à laquelle
 28 je réugnois fort; mais de six enfans que nous
 29 étions dans la famille, aucun n'avoit déobéi aux
 30 ordres de mon père; je ne voulus pas être le pre-
 31 mier. Tant que mon père vécut, je fis assiduellement
 32 mon devoir; je l'enfais toujours rempli de même;
 33 si mon maître n'eût trop exigé de moi. Dans le
 34 troupeau que je gardois, je n'étois attaché à un
 35 mouton, il m'aimoit aussi, (dans cet endroit de
 36 sa narration; il donna sur le dos de l'animal qu'il
 37 conduisoit, deux petits coups qui me disoient:
 38 c'est lui; la bonne bête leva benigne-ment la tête
 39 vers son maître, & lui lécha les mains d'un air
 40 qui répondoit: c'est moi.) Il me suivoit par-
 41 tout, il me tenoit lieu d'amis, de parens; je lui
 42 donnois la moitié de mon pain, & je croyois
 43 l'avoir mangé: il étoit si bon, le pauvre animal,
 44 que vous n'auriez pu vous empêcher de lui don-
 45 ner du vôtre. Aussi, quand il falloit conduire une
 46 bête à la tuerie, n'étoit-ce jamais lui que je pre-

nois. Peu-à-peu le troupeau s'épuisa, & malgré
 mes prières, mon maître vouut me forcer à
 égorger mon mouton. En vain tentai-je d'obéir,
 quand j'avançois le couteau, le pauvre animal
 me regardoit d'un air !... Il sembloit me faire
 des reproches, puis il me léchoit, les larmes
 m'en venoient aux yeux, & le couteau me tom-
 boit de la main.

Enfin je dis à mon maître qu'on m'égorgeroit
 plutôt moi-même que de me porter à cet assassi-
 nat ; ces mots l'irritèrent, il me traita de gueux,
 de misérable ; je le traitai d'homme dur, sans
 miséricorde. Je faisois peut-être mal, mais
 c'étoit par amitié pour ma pauvre bête. Mon
 maître me donna mon congé, j'avois gagné quel-
 que argent, j'en eus assez pour acheter mon mou-
 ton. Je suis bien pauvre, ajouta-t'il en le carés-
 sant ; mais je ne te le reproche pas.

Je ne crois pas, Monsieur, que Sterne eût désa-
 voué ce morceau ; malheureusement ils ne sont pas
 tous de la même force.

J'ai l'honneur d'être,

Votre très-humble & très-obéissant
 serviteur, MALLEY, Avocat à
 Genève.



Explication de la Charade, de l'Énigme & du Logogryphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Chou-fleur* ; celui de l'Énigme est *Commode* ; celui du Logogryphe est *Victoire* , où l'on trouve *vie, Vire, Viri, Vitré, Roie, Vic, vite, vice, rive, toi, vitre, cire, voir, ver, or, ortie.*

C H A R A D E.

MON premier fait l'amusement
De la folle jeunesse ;
Mon second du hazard dépend
Bien plus que de l'adresse ;
Mon tout est un pesant fardeau
Qui maint objet comporte ;
Ma promenade est un traîneau ;
Quelquefois on me porte.

É N I G M E.

LOIS des François,
Chez qui je pris naissance,
J'ai l'art de les fixer par ma seule inconstance ;
Avec zèle chacun se conforme à mes loix,

Et la Grifette & la Comtesse,
Et la Bourgeoise & la Duchesse.

Je suis d'un grand crédit à la Ville, à la Cour ;
On ne me voit guère au village ;
J'aime l'éclat & le grand jour ;
Briller & plaire est mon passage.

(Par un Étudiant en Rhétorique au
Collège de Nevers.)

L O G O G R Y P H E.

DU temps de nos aïeux, la superstition
Me donnoit bonnement don de prédiction ;
Ma foi dans ce temps-ci bien autre est mon usage ;
A la table, aux amans mes devoirs je partage.
Lecteur, pour me voir clairement,
Ote-moi successivement
Quelques membres divers de ma demi-douzaine ;
Par ce moyen tu trouveras sans peine
Ma mère, qui souvent sert de comparaison
A ces petits Messieurs tranchant du fanfaron ;
Ce qu'on prétend plus rare en France qu'en Espagne ;
Ce qui de l'Italie arrose la campagne.

(Par M. le Chevalier de Bel-Orme.)



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Essais, choix de petits Romans, imités de l'Allemand, suivis de quelques Essais de Poesies lyriques, dédiés à la Reine, par N. de Bonneville. in-12. A Paris, chez Théophile Barrois & chez Royez, Libr., quai des Augustins, 1786.

Ce Recueil, piquant par sa variété & par le choix des principaux morceaux qui le composent, est précédé d'une *Préface*, ou plutôt d'une introduction, qui ne ressemble aucunement aux préambules de cette espèce. C'est l'anti-chambre lugubre d'une maison fort gaie, dont le Maître a gravé au frontispice l'inscription infernale du Dante, *Vol ch' entrate, lasciate ogni speranza*. Nous reviendrons sur cette élégie littéraire, après avoir parcouru succinctement les différentes pièces de ce volume.

M. de Bonneville est un des Gens de Lettres qui ont cultivé les langues étrangères avec le plus d'assiduité : grand moyen d'étendre ses connoissances, de fortifier son talent, d'écarter les préjugés de routine auxquels sont entraînés les meilleurs esprits, lorsque l'habitude leur a inculqué le fanatisme exclusif du goût national. Cette étude du génie des

autres Peuples, est pour le Litterateur. ce que les voyages sont pour les Philosophes.

Avantageusement connu par une Traduction du theatre Allemand, qui lui appartient presque en entier, M. de Bonneville prouve dans ses *essais*, qu'en ce genre il a droit de prétendre à des succès. Tous ces morceaux n'ont pas, il est vrai, un mérite égal: par exemple, un grand nombre de lecteurs rejetteroient volontiers de ce Recueil les *lettres d'un Gentilhomme Allemand*; mais il est quelquefois pardonnable de se tromper sur une pierre fausse.

Ce n'en est point une, que l'anecdote originale d'*Albertine*, qui a fourni le sujet de l'ingénieux roman de *Caroline*. Elle est narrée avec autant de précision que d'intérêt, & le Traducteur lui a bien conservé ces deux mérites. On avoit affecté de répandre que *Caroline* étoit un plagiat de l'Allemand; qu'on nous donne souvent de pareils plagiaires. Le meilleur éloge du roman est dans la traduction de l'anecdote; ces deux ouvrages prouvent deux talens rares, celui de l'Auteur Allemand, & celui de Madame de ****.

Le meilleur conte de ce Recueil, conte qui ressemble beaucoup à un trait historique, est celui d'un Général Allemand couvert de blessures, & de la gloire inutile de dix actions valentueuses, oublié quinze ans dans une place de Major; enfin, élevé au grade éminent de Feld-Maréchal, pour avoir sauvé

du cours d'un torrent, la chienne de la Fa-
 vorite. » Il seroit très-facile, dit le héros,
 » qui raconte lui même ce coup de fortune,
 » de représenter cette belle action dans un
 » magnifique tableau. Une rivière assez large,
 » sur le bord quelques femmes de la Cour
 » en pleurs, & moi, à cheval au milieu de
 » la rivière, tenant un petit chien, vieux
 » & borgne, je crois, presque noyé, & dé-
 » gouttant d'eau de toutes parts. » Des services
 d'un autre genre avoient remporté aussi
 d'autres récompenses. » Ce bras estropié que
 » voici, dit le Feld Maréchal à son fils, est
 » un gain fait dans cette bataille, où avec
 » autant de génie que de bonheur, je lançai
 » mon drapeau dans les rangs ennemis. Par
 » cet heureux stratagème, j'arrêtai mon aile
 » gauche qui fuyoit, au moment où la droite
 » commençoit à plier à son tour; & je vis
 » des prodiges de valeur: les ennemis furent
 » taillés en pièces. Alors je n'étois que
 » Major, & — je restai Major. Mon Géné-
 » ral, un des premiers qui, pour conserver
 » sa précieuse vie, songeoit à prendre la
 » fuite, reçut une pension considérable pour
 » cette journée, où il avoit si noblement
 » exposé ses jours à la tête de son Armée
 » etomée de son courage. Dans cette ba-
 » taille, où je tombai de cheval, noyé dans
 » mon sang, je fus fait prisonnier, mal-
 » guéri de ma blessure; dans l'échange, on
 » m'oublia; enfin ma rançon a été payée...
 » par moi-même. »

M. *Meißner*, Auteur de cette anecdote, a aussi fourni au Traducteur celle d'une operation hardie, faite sur Auguste premier, Roi de Pologne, par son Chirurgien, Jean Frederic *Weisse*, élève du célèbre *Petit*, & digne d'un tel maître. Le Roi ayant négligé un mal d'aventure au doigt du pied, *Weisse* apperçut les symptômes de la gangrène; il proposa de couper le doigt; les Médecins rejeterent cet avis, pour adopter celui d'envoyer un courier à M. *Petit*, à Paris, en le priant d'arriver en diligence. Pendant ce long retard, le mal empire, la vie même du Monarque est menacée; *Weisse*, tourmenté d'inquiétudes, prend une résolution de vigueur. Il veilloit auprès du lit du Roi: après l'avoir endormi par une dose d'opium, il ferme à clef la porte de la chambre, s'approche doucement du lit, sort ses instrumens, & prend le pied malade. A ce mouvement Auguste se réveille à moitié; il se plaint d'un pansement fait à contre-temps; *Weisse* le rassure, le rendort, & coupe le doigt avec autant d'adresse que de courage.

Éveillé par la vivacité de la douleur, le Roi repète ses plaintes; son Sauveur l'appaise encore, attribue à l'effet du baume cette souffrance momentanée, & bientôt l'opium replonge le Prince dans un profond sommeil.

En en sortant, Auguste ressent des douleurs aigres; il demande à être pansé, & ordonne à son valet de chambre de lui ap-

porter une glace pour y voir son doigt malade : au premier coup-d'œil, il s'aperçoit de l'amputation. » Qui a fait cela ? demande-t-il d'un ton de douleur & de colère à faire trembler les plus hardis. *Moi, Sire !* répond le Chirurgien, & il tire de sa poche le doigt coupé. *Le voici ! Téméraire ! à mon insçu, & contre ma volonté ! — Pardonnez, Sire : si l'on eût attendu l'arrivé de Petit, la gangrène mortelle eût attaqué le pied de V. M. L'amputation étoit la seule ressource ; Petit le dira, j'en répons sur ma tête. »*

A ces mots, le Roi se calme, ordonne le secret, enferme le doigt dans une boîte. Douze jours après, arrive Petit : au seul récit des symptômes, il ordonne l'amputation : la confusion des Médecins fut extrême, lorsque Weisse ouvrant la boîte, justifia son courage & l'opinion du Chirurgien François.

Quelques pièces tirées de l'Anglois, entre autres les fameux monologues d'*Hamlet*, & de *Rich. rd III*, dans Shakespeare, suivent ces traductions de l'Allemand. Chacun fait que Voltaire a imité en vers élégans le premier de ces monologues ; il a également versifié en François celui de Caton, dans la Tragédie d'Addisson. M. de Bonneville observe judicieusement que le célèbre Auteur de *Mahomet* a traduit ces deux morceaux de la même manière, & que dans tous deux c'est le langage épuré du Portique & de l'Académie. Or, il est certain non-seulement

qu'un jeune Prince de Danemarck, & l'avant dernier des Romains, ne doivent point délibérer de même sur un suicide dont les motifs sont très différens; mais encore que Shakeſpeare a très-bien ſaiſi cette différence. Hamlet parle en homme ordinaire; Caton en Stoïcien. Chez le premier; on voit des combats, des incertitudes, des irrésolutions: le Poëte Anglois, par ſes hémiftiches coupés, par le paſſage brutque des ſentimens, marque ces nuances qui diſparoiffent entièrement de la palette ſymmétrique de Voltaire.

Mais M. de Bonneville enjambe ſur cette vérité, & paſſe à une remarque qui nous paroît fauſſe. De cette diverſité de ſtyle entre Hamlet & Caton, il conclut que le monologue de celui-ci *part de la tête, & non du cœur; que c'eſt le courage qui parle, & non la Nature; que tous ces beaux diſcours ne conviennent point à un monologue; où l'on ne doit parler qu'à ſon cœur;* &c. Il nous ſemble, au contraire, que c'eût été un énorme contre ſens de faire tenir au diſciple de Platon le langage d'un *payſan*, & de le préparer à la mort par les réflexions d'un jeune homme de vingt ans. Abusera-t-on éternellement des mots? Ce n'eſt pas la *Nature* qui parle! Affurément Caton s'exprime très-conformément à ſa *nature*, à ſon caractère, à ſon génie, aux principes de ſa ſecte, de ſon parti, de ſon temps. Ainſi, ces *beaux diſcours* ſont autant en place qu'ils le ſeroient peu dans la bouche d'Hamlet. L'on

ne trouve d'ailleurs dans ce monologue ni recherche de philosophie, ni apprêt, ni réflexions métaphysiques. Celles de Caton découlent naturellement de la lecture dont il est occupé.

M. de Bonneville a rendu au monologue d'*Amiel* son véritable sens, sans s'écarter de la littéralité. On peut juger par ce morceau, combien Voltaire étoit peu exact dans ses travestissemens de Shakespeare, qu'il appeloit des traductions, dans ces jeux de mots burlesques, à l'aide desquels il a fait des plus belles expressions du Poëte Anglois, des caricatures dont il rioit lui-même, surtout en voyant une foule d'écrivains dupes de cette plaisanterie, la commenter, en tirer des argumens en faveur de *Racine* & du goût, &c.

Quelques poésies lyriques, dont la plupart étoient déjà connues, terminent ce recueil. On y relit avec plaisir le dialogue du *Payfan* & du *Seigneur*, & la *Prophétie contre Tyr*, où se trouve entr'autres, une très-belle strophe, qui finit par ces vers adressés à la Ville de Tyr :

Et saisis à ton nom, de respect & de crainte,
Les peuples & les Rois marquoient dans ton enceinte
Le rendez-vous de l'Univers.

La piece intitulée *Chants sur la ruine de Jérusalem*, nous semble dépourvue de cette élévation & de cet enthousiasme. C'est une

espèce de dialogue continuellement interrompu, entre des Israélites désempérés, & qui ne se désespèrent ni assez clairement ni assez simplement. Un de ces Israélites dit au soleil.

*Ton jourire insultant, exécra-
b'le so'eil,*

Trouble un songe d'horreur qui n'a point de réveil!

Ce n'est pas là, je crois, une heureuse apostrophe. Des malheureux ne s'amusent pas à des execrations de cette espèce : elles sont fréquentes dans ce morceau, que la forme rend amphigourique, & dont le style manque de simplicité.

La préface de M. de Bonneville, à laquelle nous avons promis de revenir, est une diatribe chagrine, quelquefois éloquente, vraie à quelques égards, peu réfléchie à d'autres, sur le malheur & l'abandon où on laisse les talens littéraires, principalement les Poètes naissans. Au debut de cet épisode, l'Auteur se plaint de ce que *les Journalistes s'en tiennent à l'examen des ouvrages, & ne font jamais connoître le personnel de l'Auteur. C'est un fléau funeste aux jeunes Ecrivains.* Mais, comme à son avis, *les Journalistes François sont des frivolites ou des libelles pleins d'ignorance & de calomnie*, il seroit trop dangereux, je crois, de confier à de pareils éditeurs le ministère auquel M. de Bonneville les appelle. Ce seroit ajouter au droit de calomnier le talent, celui de calomnier la personne.

En Angleterre, cet usage existe. Comment l'abus en est-il prévenu ou expié? Par la sauve-garde de la liberté de la presse. Ni intrigues, ni protecteurs, ni sollicitations, ni crédit, ni intérêt de corps, ne peuvent arrêter la justification de l'Offense. Elle est prompte, péremptoire, efficace; parce qu'on ne suppose pas qu'il se hasarde à mentir, lorsque le lendemain mille bouches de vérité peuvent s'ouvrir & le confondre. La liberté de la presse est ici la lance d'Achille; elle guérit les blessures qu'elle a faites. D'ailleurs, les Gens de Lettres en Angleterre ne formant point, comme en France, une classe distincte & isolée, étant très-fréquemment appelés aux emplois civils, il importe au Public de les connoître; la Nation doit exercer sur eux la censure à laquelle sont soumis tous les Ordres de l'État.

M. de Bonneville retrace avec sensibilité, & beaucoup de feu, le malheur des Écrivains indigens, leur dépendance des Libraires, les manœuvres des *entrepreneurs*, des frélons qui n'ayant pas assez de talent pour écrire, en ont beaucoup pour spéculer, & qui se font une fortune, quelquefois même une réputation, aux dépens des jeunes gens dont ils ont exprimé les sucs. Il voudroit que tous les hommes compatissent à cette indigence, qu'ils y arrachassent de bonne heure les *Poètes naissans*, & qu'on payât ou qu'en soutint les talens à leur aurore, afin de leur donner la liberté de se développer.

C'est avec amertume, il faut en convenir, qu'on voit les Gens de Lettres implorer ainsi la commisération publique. Quoi! parce qu'un adolescent aura rimé quelques épîtres ou hasardé une comédie, il devra réveiller des bienfaiteurs sourds aux cris de tant de familles malheureuses, d'Artisans, d'Artistes utiles & négligés! Remettons les choses à leur valeur. Ceux qui concourent à l'amusement d'une partie de la société, n'ont pas le droit d'en exiger les bienfaits, qu'elle réserve à ceux qui la soutiennent & qui la servent. *Gray*, dit M. de Bonneville, *n'a fait pendant sa vie que trois Odes & une Élégie. Je demande si avec la vente de ses Poésies, Gray eût pu subsister de son ouvrage? Gray n'eût pas subsisté; & tant mieux. Un homme qui au bout d'une carrière de 30 ans, ne peut montrer à ses semblables d'autre emploi de ses facultés que trois Odes & une Élégie, est indigne d'avoir vécu. J'ose le dire, quiconque a pensionné & enrichi un génie aussi inutile, a commis un délit de lèse-société.*

Il est des époques où il faut aux talens des encouragemens, des pensions, des récompenses. Ce sont celles où l'esprit humain commence à prendre l'essor, où il est nécessaire d'animer cette émulation naissante, où les lettres ont peu de courtisans, les écrivains peu de lecteurs, le génie une gloire tardive à espérer. Mais lorsque la littérature est devenue un métier vers lequel mille ar-